

Werk

Titel: R anorganique en franco - provençal

Autor: Gauchat, L.

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023|log85

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

R anorganique en franco-provençal.

Par

L. Gauchat à Berne.

Que l'auteur de l'intéressante note sur T final non étymologique en langue d'oc (Rom. VIII, 110 ss.) me permette de rendre hommage à sa science en lui offrant cette petite étude sur *r* paragogique dans un domaine linguistique qui touche au sien.

On rencontre assez fréquemment dans les patois français du Sud-Est le son *r* dans des mots qui n'y ont aucun droit étymologique. Tous les cas énumérés par M. S. F. Eurén dans son petit travail sur l'*r* adventice dans des mots français (Mémoires philologiques présentés à G. Paris par ses élèves suédois, 1889) y sont fort représentés. L'insertion de cette consonne peut revêtir le caractère d'une règle, comme dans *tabula* — *tlabla*—*trabla* et congénères¹), qui se retrouvent dans tout le domaine en question et où l'on peut parler d'un trait franco-provençal; d'autres cas, pour être plus isolés, ne méritent pas moins d'attirer notre attention, comme *cubitu* qui, à de grandes distances, reparaît sous la forme *coutre*, *queutre*, etc., ou *scala* qui devient par-ci par-là *etsiarl*, sans que la raison secrète de l'épenthèse spontanée, se répétant à divers endroits, soit manifeste. Le chapitre qu'on pourrait écrire sur tous les cas d'*r* anorganique en franco-provençal ne manquerait pas d'intérêt.

Ce n'est qu'un paragraphe de ce chapitre que je me propose de rédiger aujourd'hui: je ne m'occuperai que de l'addition de *r* à la fin du mot, c'est-à-dire du phénomène *klar* pour *kla* (clef).

1) Comparez *stabulu* = *etrablo*, etc., *duplu* = *droblo*, **stupulas* = *Etroubles*, etc., etc. En allemand bernois *Kugel* = *xrugla* (*x* = son de d'allemand *ach*). Odin, Phon. des patois du canton de Vaud, p. 154; Rom. XIII, 558; Revue des patois gallo-r. III, 45; Devaux, Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné, p. 335; Zacher, Beiträge zum Lyoner Dialekt, p. 43, etc.

Je commence par réunir quelques matériaux tirés des patois modernes.

Clave donne *ktār*, *tār*, etc. dans une zone qui comprend surtout le Vignoble Neuchâtelois, le Val-de-Ruz, la partie inférieure du Val-de-Travers [où *tār* (Noiraigue), *kār* (Couvét) remonte à un ancien *tēr*], les contrées bernoises situées au Nord de Neuchâtel: la vallée de St. Jmmer, la Montagne de Diesse, Orvin, Plagne, Péry. Plus au Sud, à Boudry, on dit *tā*, mais le pluriel *tāre* prouve que le singulier possédait une fois l'*r*. L'*r* reparaît à Ste Croix (Vaud). D'après la carte n° 301 de l'Atlas linguistique de la France, des formes avec *r* se rencontrent aujourd'hui dans les dép. Haute-Marne et Côte d'or. Le son adventice ne s'est conservé que dans les patois qui ont gardé l'*r* finale, ce qui est relativement rare dans notre domaine. La forme *klar* était par conséquent beaucoup plus répandue autrefois. Le Canton de Fribourg, qui ne possède plus l'*r* finale, l'a connue dans ce mot, voir Blavignac, Comptes de dépenses de la construction du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg (XV^e siècle), p. 108: *pour faire une sarallie* (serrure) *à la porte de clarevoye du clochief neuf et une clar à la porta*; p. 31: *lez clars et chivillies*¹⁾ (clefs d'assemblage et chevilles); p. 91, 94: *klar* = clef de voûte. La forme *cler* a souvent été constatée dans les anciens documents et poèmes de l'Est, voir E. Görlich, *Der Burgundische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrhundert*, p. 107, d'après le Cartulaire d'Autun, Girard de Rossillon, éd. Mignard (copie de 1411, Châtillon) et la Vita de Girard de Rossillon publiée par P. Meyer, Rom. VII, p. 179; Foerster, *Lyoner Ysopet*, XXXV, vers 685, etc. La présence de *clar* en vieux fribourgeois et dans les autres textes cités ne doit cependant pas nous faire présumer que la forme a été une fois commune à tout le groupe; certains patois vaudois qui conservent *-r* distinguent très bien entre *ṡa* (clave) et *ṡar* (claru, à Gryon), *χṡ* ~ *χar* (Bex), *ṡṡ* ~ *ṡar* (Ollon) etc.; le son *ṡ* ne se trouve que dans des mots où l'*a* latin est depuis longtemps final.

Voici d'autres exemples que je citerai d'une façon plus sommaire.

suave, adv. = *šwār*, „facilement“, Val-de-Ruz. Cfr. Glossaire de Quinche, ms.: *choîr*, facilement; Quinche, La Bordgézi de Vauledgin: *On poué choîr let zalâ trovâ* = on peut aisément aller les trouver, *y l'acceptré gros choîr* = je l'accepterais très volontiers; Helvetischer Almanach 1810 (pat. fribourgeois): *sar* = gern; pat. fribourgeois moderne: *šā*.

vas = *wār* „cercueil“. Cfr. Quinche, Bordgézi: *Mon pèr' sa revrî det son voire* = mon père s'est retourné dans son cercueil; Quinche, Glossaire: *voîre*, cercueil. A la Montagne Neuchâteloise, on dit *ve*, sans *r*. Lam-

1) Exemple déjà cité par M. P. Meyer dans son article Cudrifin et la ville de Romans, Rom. XXI, p. 49.

boing connaît également la forme *var*, Alge, Die Lautverhältnisse einer Patoisgruppe des Berner Jura, p. 104.

ape = *ār* „abeille“, patois de Montet, Vuilly Vaudois, d'après un petit vocabulaire manuscrit de 1851.

? = *bernār*, patois de l'Etivaz (Vaud, fr. pop. *bernard*, sans cela *bernā*).

Le mot *dār*, Val-de-Ruz, „branches de sapin“, est un exemple moins sûr, mais les dérivés neuchâtelois *dāzō* „gourdin“, *dāztc* „aiguille de sapin“ démontrent que le mot ne se terminait pas par *r*. La voyelle *ā* correspond à **ai*, comp. factu = *fā*, frib. *fē* et *dē*¹⁾, branches de sapin, voir aussi *dasa* „grüner Fichten- oder Tannenzweig“, Schmeller, Die romanischen Volksmundarten in Südtirol; Carigiet, Raetorum. Wörterb.: *daisch*; Carisch, Taschen-Wörterbuch: *dascha*; Pallioppi, Wörterbuch: *descha*.

fyār „puanteur“, Val-de-Ruz, peut dériver de flatu, mais peut aussi être tiré du verbe *fyerie* „puer“ = **flagrare*.

Il importe d'écarter soigneusement tous les exemples douteux, car -*ār* peut aussi représenter 1. *átor*, comme dans *diāmār* „dîmeur“, *ekūtār* „écouteur“, etc.; 2. -*aris*, comme dans *ō pār d sūlār* „une paire de souliers“, *pōr sāyār* „pore sanglier“, *tšādār* „chandelier“; 3.) -*ard*, suffixe augmentatif: *ptšār* „grosse pioche“, *nōlār* „gros nuage noir“, etc. 4. l'allemand *wart*, dans *brēwār* „garde-champêtre“, dont la première partie remonte probablement à *brogilu*, breuil. On peut se demander, si *selār* „plafond“ vient de *caelatu*. Tous ces exemples sont du Val-de-Ruz.

Le mot *sūdā*, de la Montagne Neuchâteloise, doit provenir d'une base avec *r*, témoin le son *ä*, qui n'apparaît que devant un ancien -*r* (*pratu* = *prā*, mais *tarde* = *tü*). Le mot rentre donc probablement, avec le mot français *soudard*, dans la catégorie que nous étudions. Je n'hésite pas à classer parmi nos mots la forme *molard*, qui se présente fréquemment comme nom de lieu dans les territoires genevois, savoyard et lyonnais, avec le sens de „tertre“. Puitspelu en enregistre dans son Dictionnaire les formes *molô* et *molôr*, qui doivent remonter toutes les deux à un dérivé en -*atu* de *moles*.

L'*r* parasite se rencontre aussi après d'autres voyelles que *a*, mais moins souvent:

Elisabeth = *lizāber*, Val-de-Ruz.

medium tempus = *mēter* „milieu“, Val-de-Ruz. Cfr. les exemples suivants tirés du livre Le Patois Neuchâtelois: p. 175: *On avai du mau de s'èguin-nā par le maitère d'èna taule rote* = on avait de la peine à passer au milieu d'une telle foule, patois de Valangin; p. 277: *u meytair*

1) en valaisan *fi* et *di*

de tu celeu z-or = au milieu de tous ces ours (= Bernois, patois de St. Blaise), etc. Carte 856 B. de l'Atlas linguistique de la France: *mwet̃er* (Landeron). Les variantes phonétiques suisses prouvent bien qu'il faut partir de *medium tempus*, problème étymologique que je ne puis discuter ici; je ferai seulement observer que ceux qui ont objecté des formes du Nord de la France se sont trompés en croyant que *e* + nasale en syllabe fermée n'y donnait que le résultat *ẽ*.

*digitellu*¹⁾ = *der*, Vuilly Vaudois, Rougemont (Alpes Vaudoises), Villeneuve, cfr. Atlas linguistique de la France, Carte n° 379, localités N° 979, 969, Savoie 967, Jura 927.

*anguittu*²⁾ = *ãver* „orvet“, Val-de-Ruz.

Je trouve l'expression *nid de gert* (= geai) dans un vieux livre de mège d'environ 1800.

nepote = *nəvər*, etc., forme très répandue dans l'Est et l'Ouest, voir Atlas linguistique, carte n° 907.

classicu = *clior* „glas“, Puitspelu, Dictionnaire étym. du patois lyonnais³⁾.

sebu = *syqr* „suif“, Rossinières (Alpes Vaudoises), cfr. *chour*, fribourgeois du XV^e siècle, dans les Comptes de Blavignac, p. 15, 31, 56, 130. Val-de-Ruz: *sü*.

soliu = *suər* „seuil“, Val-de-Ruz; se retrouve en lyonnais et ailleurs, voir Rom. XXXIII, 228, et la carte *aire* de l'Atlas linguistique.

A ces exemples, qu'il serait facile d'augmenter en faisant des recherches systématiques, je joins quelques mots courants de notre français provincial:

bêtard, pour bête; *brouhâr*, pour brouhaha.

tablard, dont je n'ai pas d'exemples patois, mais qui repose sur *tabulatu*. Val-de-Ruz: *trabyā*, sans *r*. Le sens ordinaire est celui de „tablette“, „rayon“. Le mot latin a aussi produit le doublet *tolā*, qui signifie, en patois gruyérien, l'ensemble des rayons sur lesquels on pose des pains, des fromages, etc.

épinard, „échinée“, morceau du dos du porc, de *spinata*, qui donne régulièrement dans nos patois *epənā*.

clédart, „porte à claire-voie“, mot provenant des termes *cledas*, *clédar*, *clédal* des patois méridionaux. En franco-provençal le *t* de *cleta* tomberait. Nos patois emploient le mot simple = *k'ey* (Val-de-Ruz) ou *drēz*, *dalēžā*, etc., dont j'ignore l'origine.

1) Pour *ditale*.

2) Cfr. les nombreuses variantes patoises indiquées par Rolland, Faune pop. III, p. 18—19.

3) L'auteur renvoie sous *clior* à une note de son introduction qu'il avait l'intention d'écrire sur l'addition de *-r*, et qui manque.

Voici enfin quelques formes extraites de vieux imprimés ou de documents d'archives de la Suisse romande: *Crousar*, probablement = *Crou-saz*, nom de famille, 1248; *Vilar Mendrar*¹⁾ = *Villars-Mendraz*, nom de lieu, 1317; *Colard* = *Colas*; *item 6 pot d'estin deisquels les dos sont carrar* (= carrés) *et les autres 4 pot sont ryon* (= ronds, Rec. dipl. Frib. VII, 195, année 1425); *clar* = clef (Rec. dipl. Frib. VIII, 205, 1443); *opitar* = hôpital, prononcé *opitā*²⁾, dans le Rationale administrationis de l'Abb. de S. Claude, 15^e siècle; *Nycollars* = *Nicolas*, 1574; *Morat* est écrit *Mourard*, 1652 (Reg. Et. civ. Avenche).

Dans ces exemples anciens, l'r pourrait être simplement orthographique et ne prouver autre chose que l'amuïssement progressif de cette consonne à la fin des mots. Dans les formes modernes, recueillies en majeure partie par nous-mêmes, r sonne encore. Cela nous donne le droit de croire à l'authenticité des r d'autrefois et présente sous une nouvelle lumière les nombreuses formes analogues de nos vieux textes français, telles que *congier* (Lyoner Ysopet, vers 583: *dongier*), *de rechier* = de rechief: *estachier*, *filer* = filatu, filet à prendre des oiseaux (vers 1055, même texte), *nierz* = nepos dans les Dialogues de Grégoire; *Curlier* = courrier (de curre—locu), *espier* = espieu, *Escler* = payen, de sclavu; *moitier*, *nevour*, *Berthelomiers*, *Andriers*, *Mathier*³⁾ (dans Görlich, o. c.); *Poitiers*, *Angiers* (= Pictavis, Andegavis), *Nemours*, *Limours*, *Liours* à côté de *Lemoux*, *Lezoux*, *Lioux* = celtique -ōssus (cfr. Vendryès, Mém. de la Soc. de linguistique XIII, 390—3, qui y voit à tort une évolution phonétique); *lieur* = lieu, *mar* ou *mor* = magis, *lor leur lavour* = là où; *canevars*, *Damars* et inversement *suppos* = supports, *brouillas* = brouillards (Thurot, II, 177—8) etc. etc. Ce mouvement phonétique a même laissé des traces dans la langue littéraire: *brocard*, *brancard*, *épinard*, *velours*, *topinambour*⁴⁾, orthographiquement dans: *étrier*, *Poitiers*, *Angers*. Il est possible que dans un certain nombre de ces cas, l'r ait toujours été muette, mais dans d'autres il est permis, selon l'âge et la patrie, d'y voir un fait de prononciation plutôt qu'un caprice orthographique.

Avant de tenter une explication du phénomène, je me vois obligé de dire en deux mots quelle est mon opinion sur l'amuïssement de l'r dans la langue française, d'autant plus qu'elle diffère sensiblement des

1) M. Cornu écrit aussi *Villar-Mendrar*, Rom. IV, 202 n.

2) forme plus patoise *epitō*.

3) A propos de *Saint-Cher*, vieille forme de *Saint-Chef*, Dauphiné, Devaux, p. 111 et 317, voir A. Thomas, Essais de phil. franç., p. 138—9, où la forme est dérivée de Sanctus Theuderius.

4) Peut-être aussi dans le mot *sureau*. Notre théorie expliquerait assez bien la variante *sœur* du vieux français *sœu*, que G. Paris met à la base du mot actuel (Rom. XIX, 123).

idées mises en vogue par les divers travaux de MM. Andersson et Vising¹⁾.

M. Andersson rattache l'extinction de l'*r* finale au passage connu de *r* intervocalique à *z* ou plutôt à un son qui tient le milieu entre *r* et *z* et qu'il note *rz*. Ce serait une espèce de *r* cacuminale que M. Roussetot a défini comme „*r* qui ne vivre pas et *z* qui ne siffle pas“. Il n'y a que l'*r* linguale qui puisse se transformer en ce son. M. Andersson pense dans ses derniers écrits que *r* a passé à *rz* non seulement à l'intérieur des mots, mais encore à la fin du mot devant voyelle (*porterz une épée*), et devant la pause (*pour finirz*). Il s'appuie entre autres sur le passage de l'ancien grammairien Coyfurelly (XIV^e siècle²⁾: *R autem in fine dictionis indifferenter potest sonari quasi z vel r ut j'en ay grand mal au cuer, j'en ay bon quer. Set dulcior est sonus quasi z quam quasi r. Tamen hec regula non tenet in omnibus ut in iis dictionibus quar querir, ferir et ferrer in quibus et proprie debet sonari et sic de similibus*. La prononciation antévocalique et de la pause aurait été généralisée, et aurait perdu le *rz* devant les consonnes. Ensuite la forme abrégée anté-consonantique aurait triomphé de l'autre, dans les cas où *r* est tombée définitivement; dans les autres *rz* serait retournée à *r*.

M. Vising admet cette manière de voir, mais avec la restriction que cette évolution n'aurait eu lieu qu'après les voyelles palatales (*i, e, æ*)³⁾. Ainsi s'expliquerait le maintien de *r* finale après la série vélaire: *amour, trésor, car*, etc. Si les mots *cuir*, etc., conservent le son final, malgré la voyelle antérieure, cela prouverait une tendance de la langue à maintenir autant que possible la sonorité des monosyllabes. Un son en train de s'effusquer ou de disparaître resterait, grâce au besoin de clarté et de distinction.

Dans la réponse de M. Andersson, qui accompagne l'article de M. Vising, le promoteur de la théorie de l'amuïssement à travers *rz*

1) H. Andersson, Quelques remarques sur l'amuïssement de l'*r* finale en français, dans le Recueil de mémoires présenté à G. Paris par ses élèves suédois 1889; Altération et chute de l'*r* en français, dans Nyfilologiska sällskapet i Stockholm publikation 1898; J. Vising et H. Andersson, L'amuïssement de l'*r* finale, Rom. XXVIII, 579 ss.; L. Clédât et H. Andersson, Sur l'amuïssement de l'*r* finale en français, dans la Revue de phil. fr. et de litt. XIV, p. 81 ss. Le travail de M. Stork, Über franz. r im Auslaute, diss. de Heidelberg, 1891, introduit de nouveaux arguments, mais n'aboutit pas à des conclusions très précises.

2) Tractatus orthographie gallicane, publié par M. Stengel dans la Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit. I.

3) M. Gröber avait déjà émis cette opinion en 1890, en rendant compte de la première étude de M. Andersson (Zeitschr. f. r. Phil. XIV, p. 266).

défend ses positions; il a définitivement renoncé à mettre en cause le timbre de la voyelle précédente et rejette le principe de la monosyllabité. Les mots *cuir*, *cher*, *fier*, etc. n'ont pas abandonné leur *r*, parce qu'ils sont de préférence employés en pause. Ce sont des „Pausawörter“ peu exposés à l'influence de la phonétique syntactique.

Je laisse de côté l'explication de M. Clédat; on trouve dans son article d'excellentes observations de détails, mais sa façon d'envisager l'évolution linguistique me paraît tout-à-fait manquée. Il dit par exemple: „il n'y a pas de raison phonétique pour que l'*r* tombe devant la consonne initiale d'un mot qui suit, alors qu'elle se maintient devant la consonne dans le corps du mot; pourquoi aurait-elle disparu dans parler bas, tout en restant dans l'herbage, arbuste, etc.?“ M. Clédat oublie qu'on emploie mille fois plus souvent parler + cons. que les substantifs mentionnés.

Comme j'ai simplement l'intention d'expliquer quelques formes patoises et non d'écrire une dissertation sur l'*r* finale, je n'entrerai pas ici dans le détail de la question, et me bornerai aux constatations suivantes:

Je crois que l'ingénieuse théorie suédoise pêche par la base. Le passage de Coyfurelly me laisse bien un peu perplexe, car il m'est difficile de croire que l'amuïssement a commencé devant la pause et par des mots du genre de *cœur*. Aussi M. Vising refuse-t-il d'y voir une règle. Rappelons-nous, pour interpréter le vieux grammairien, que Hindret (1687) prétend que dans les noms d'agents en *-eur* „on fait souvent sonner l'*r* finale comme un *x* ou un *z* muet¹⁾“ comme dans *un porteur d'eau*, *de chaise*, etc. Il veut dire par là que l'*r* ne sonne plus du tout. Coyfurelly entendrait-il par son „quasi *z*“ une *r* fugitive, en train de tomber (*sonus dulcior*)? Peut-être que le *-z* de *natus* = *nez*, etc. était alors arrivé à peu près au même point et que les deux sons réduits se confondaient pour lui. De toute façon, je n'estime pas qu'on puisse invoquer ce témoignage pour prouver le passage régulier de *r* finale en *rz*.

Quant aux nombreuses graphies que M. Vising (Rom. XXVIII, p. 581) fait valoir en faveur de cette évolution, je leur dénie toute valeur phonétique. Dans des infinitifs tels que *motrez*, *jonchies*, à côté de participes en *-er*, dans les infinitifs en *-iz* au lieu de *-ir* je ne puis voir autre chose qu'une déplorable ignorance de scribes qui mélangeaient ces formes, parce qu'ils ne prononçaient plus les consonnes finales. Les documents franço-provençaux sont pleins d'infinitifs en *-az*, ou en *-ez*²⁾

1) Thurot, II, 167.

2) Cfr. les formes *pour desmoresz* (inf.) et *signier* (part.) citées par M. P. Meyer, Rom. XXI, p. 49 n. 5. Voir aussi les nombreux cas de confusions

et pourtant non n'avons aucune trace, dans ce domaine, du développement $-r- = -rz-$. La prononciation *leuz oncle*, *leuz honneur*, attestée par Oudin (1633), ne doit pas nécessairement représenter une étape phonétique. Ce sont probablement des formes analogiques. A mon avis, la rencontre de *r* et de *z* ne s'est produite, en français, qu'à la position intervocalique, sans même se constituer en vraie règle¹⁾. Cette mode de langage était tombée en désuétude vers 1620²⁾, à une époque où le phénomène de l'extinction de l'*r* battait son plein! Aucun grammairien des XVI et XVII siècles (et ils sont nombreux!) ne mentionne une prononciation telle que *finirz*, etc.

La lutte de l'*r* finale pour son existence a été séculaire. Elle a commencé dès le XIII siècle et dure encore. On lit *Montmayout* dans un document valaisan d'environ 1293, (Ränke, *Über die Sprache des franz. Wallis in der Zeit vom XI. bis XIV. Jahrh.*, p. 60, 61³⁾. M. Görlich mentionne les formes *lou* = leur, *leu bestes*, *Ponturillie*, *darrie*, toutes du XIII^e siècle; l'*Ysopet* de Lyon contient déjà la rime *paiez : gramoier*, vers 663, qui prouve la mutité des deux consonnes finales, supposé qu'elle soit exacte; un texte lyonnais des environs de 1300 porte *passa*, passer; Marguerite d'Oingt présente des infinitifs comme *desirra*, *entra*, *regarda*, etc. D'autre part, un grammairien du XVI^e siècle, Sylvius, nous dit que l'*r* de *-ar* s'entendait encore, bien que très faiblement (*obscure sonat*), dans les mêmes contrées (Lyonnais, Bourgogne). Il avait probablement en vue la position en pause. Les orthoépistes du XVI^e siècle nous apprennent formellement que l'amuissement était beaucoup plus avancé devant les consonnes que devant les voyelles. Au XVII^e siècle encore, Chifflet (1659) prononce différemment *aimer* | *fidèlement* et *aimer ardemment*. On s'accorde surtout à reconnaître l'extinction d'*r* dans la terminaison *-er*. Puis dans d'autres séries, où l'accord est cependant moins parfait: *-ir* + consonne, *-oir* des substantifs (*Hindret* ne laisse plus passer que *mouchoi(r) de col*), *-eur* non dans les mots abstraits et plutôt savants: *douceur*, etc., mais dans les noms populaires d'agents: *tailleu(r) de pierres* etc. Il est évident, d'après ces témoignages⁴⁾, qu'il faut partir de la position antéconso-

énumérés par M. Jeanjaquet, *Aus rom. Sprachen und Literaturen*, p. 283; 289 *oir* = *audit*, où l'*r* est purement graphique.

1) H. Estienne: „en beaucoup de mots“, Palsgrave: „sometyme“.

2) *leuz oncle* est de 1633!

3) L'exemple *Perei* cité par M. Ränke est moins sûr, il pourrait s'agir de *petretum. Le mot se retrouve ailleurs sous la forme de *Perreic*.

4) Toute notre expérience phonétique nous fait incliner vers la même argumentation. Voir aussi les études sur l'amuissement de l'*s* finale basées sur des observations directes dans le *Bulletin des Parlers de France*, par MM. J. Passy et Rousselot.

nantique, pour expliquer la chute du son final. Se baser sur une autre position, c'est commettre une erreur méthodique. L'étude des patois de la Haute Italie et du Midi de la France nous démontre que c'est dans la terminaison de l'infinitif de la première conjugaison que l'amuïssement s'accomplit le plus vite et le plus sûrement. Je choisis au hasard quelques cartes de l'Atlas linguistique de la France pour m'entourer de preuves. N° 1033, *pleurer*: -r manque partout, excepté de faibles restes dans les dép. Hautes-Alpes, Basses-Alpes et Alpes Maritimes, puis dans l'île vendéenne de Noirmoutier (n° 478). Cartes n° 1017, *piler*, et 988, *pêcher*, même résultat. 967, *papier*: outre les contrées nommées quelques restes en Savoie¹). 965, *panier*, dito. La terminaison -ir, de *mourir*, est plus souvent conservée que -er, ou -ier; il peut y avoir, du reste, influence de la langue littéraire. En prenant les cartes des mots *jour*²), *four*, *hier*, on trouvera beaucoup plus de restes un peu ici un peu là. Le fait que -r tombe plus facilement dans des séries de mots à terminaison identique que dans des cas isolés est pour moi hors de doute.

Pour bien comprendre l'évolution, il faudrait préalablement dresser une statistique du langage courant. M. Andersson était dans la bonne voie en recherchant les causes de la conservation de la consonne dans des mots comme *fier*, etc. Il a seulement le tort de ne pas avoir insisté suffisamment sur la lutte entre les formes placées devant une consonne et celles placées devant une voyelle ou en pause. Et sa statistique n'est pas toujours convaincante: par exemple, lorsqu'il dit que les prépositions se trouvent aussi souvent devant une voyelle que devant une consonne et que „par conséquent la forme développée dans l'une de ces positions n'a pas de chance de l'emporter sur celle développée dans l'autre“ (Nyfilologiska, p. 154). Les prépositions, j'en suis persuadé, sont bien plus souvent suivies d'une consonne que d'une voyelle, grâce surtout à l'emploi prépondérant de l'article défini; il arrive beaucoup plus souvent de dire *sur la table* que *sur une table*, etc. J'ai essayé de classer les cas de *r* finale qui se rencontrent dans le fameux monologue de Figaro: O femme! femme! femme! (Mariage de Figaro V, 3. Que l'ombre de Beaumarchais me pardonne cette impiété littéraire!), et j'ai obtenu le résultat suivant, qui n'est pas une base suffisante, mais qui servira à faire comprendre ma pensée: -ar, -our, -ur ne sont guère représentés que par les prépositions *par*, *pour*, *sur*, placées presque exclusivement devant une consonne; -or ne figure pas du tout; -oir se trouve 4 fois en pause, 1 fois devant

1) La forme avec *r* de Lens, Valais, doit reposer sur une erreur. Je ne trouve aucune *r* finale dans les notes de la Rédaction du Glossaire romand.

2) Peu importe, pour le Nord, que l'*r* ne soit pas finale à l'origine, puisque l'*n* est tombée de très bonne heure.

consonne, 3 fois devant voyelle; *-er* est suivi 2 fois d'une voyelle, 15 fois d'une consonne (1) et 8 fois d'une pause, etc. C'est dans cette direction qu'il faudrait, à mon avis, chercher la solution du problème. Peu importe la voyelle qui précède l'*r*¹), puisque nous voyons en franco-provençal *-ar* des infinitifs de la 1^e conjugaison succomber aussi facilement que *-er* en français. Sous ce rapport, je suis de l'avis de M. Andersson. En revanche la fréquence d'emploi y est pour beaucoup. Des combinaisons très courantes comme *tombe(r) sur*, *mange(r) de*, etc. ont dû entraîner l'*r* d'autres infinitifs vers sa perte. Les mots en *-or*²) par exemple ont mieux résisté, parce qu'ils étaient plus rares, moins soumis à l'action de la phonétique syntactique. En matière linguistique, comme en toute autre, le plus fort a plus de droits que le plus faible. La forme *mange(r)* étant plus fréquente que *manger*, a supplanté celle-ci. Des mots tels que *cher* ont eu moins à souffrir de la concurrence de formes antéconsonantiques; c'est pourquoi ils ont échappé à la loi. Il y a eu tout de même lutte pour eux, plus que ne le font supposer les assertions des vieux grammairiens, dont l'attention s'est plutôt portée sur les mots groupés en séries que sur les cas isolés. On a dû dire par exemple *che(r)-temps*, *cœu(r) de lion*, etc. et la tendance d'amûissement, très forte dans les infinitifs en *-er*, a pu influencer des combinaisons phonétiques analogues telles que *mær*, *amær* (amaru), etc. Cette tendance à supprimer les *-r* a été contrecarrée par des influences multiples: 1. le langage savant qui tendait à mettre un frein à la prononciation populaire et qui a réussi à réparer le mal dans des séries complètes (infinitifs en *-ir*³), substantifs en *-eur*, etc.), 2. l'analogie de mots apparentés logiquement: *terre-mer*, 3. la fréquence de l'emploi de certaines formes, comme dans le vocable *amer* qui est surtout usité au féminin⁴) (*boisson*, *herbes*, *douleurs amères*, *avoir la bouche amère*, *amer à la bouche*, etc.). Malgré tout ce secours, certains patois ont fini par sacrifier toutes les *r* finales.

La lutte que je viens de décrire se répercute dans les formes citées au début de mon article. S'il s'agit, dans le domaine français, surtout de fausses formes en *-er*, dans le domaine franco-provençal, surtout de mots en *-ar*, cela tient à ce que les infinitifs de la première conjugaison sont

1) La règle *-r = -rz-* ne tient aucun compte de la nature des voyelles. On s'étonne que M. Vising se base sur cette loi tout en la réduisant de moitié, puisqu'il n'en admet les effets qu'après *e*, *i*, *æ*. Il y a là une contradiction évidente.

2) Il ne faut pas faire cas des monosyllabes, car *trésor* est traité comme *or*, *enfer* comme *fer*, *éclair* comme *clair*, etc.

3) Non dans ceux en *-er*, où la masse des *r*as antéconsonantiques était trop imposante.

4) C'est ainsi que M. Meyer-Lübke a très bien expliqué le traitement exceptionnel de ce mot.

en *-er* ou en *-ar* dans les deux groupes linguistiques. Les substantifs en *-or*, les adjectifs en *-ur*, ont poursuivi leur chemin assez tranquillement, mais l'hésitation entre *é* et *er*, entre *a* et *ar* a jeté un grand trouble dans les deux langues. A l'époque où l'on disait *passa(r) le fleuve* ~ on ne peut plus *passar*, on s'est mis à dire *cla de la porte* et: *j'ai perdu ma cla-r*. Il s'est formé une espèce de répugnance vis-à-vis de certaines formes terminées sèchement par une voyelle, „un certain goût maladif¹⁾ pour la combinaison“ *ar*. Il m'est impossible de dire pourquoi ce phénomène atteint *clave*; et épargne *blā*, le blé, *prā*, le pré, etc. Des rapports d'idée ont pu déterminer le choix d'une forme: le verbe *clore* a pu influencer l'histoire de *clave*; le suffixe extrêmement fréquent *-ier* a dû troubler l'évolution régulière de *Mathié(u)*, *Andrié(u)*; *neveu* était exposé à l'action analogique de *sœur*, *frère*, etc.; *anguittu* = *āver*, *orvet*, paraît s'être croisé avec le mot *lizard*, dans nombre de patois, voir Rolland, l. c. etc.

Plusieurs savants, entre autres MM. Foerster et Thomas, ont été frappés du nombre relativement grand d'exemples d'*r* anorganique dans des mots qui se terminaient anciennement en *-u*: la série en *-aeu*, *etrieru*, *clau*, *courliu*, *Peitieu*, etc. En se basant sur ces exemples, ils ont formulé la règle qu'un ancien *-u* s'était transformé en *r* uvulaire. Mais l'*r* des formes relevées dans le domaine franco-provençal est linguale, et d'autres difficultés me font également renoncer à cette explication. On n'a pas de preuves du passage de *clave* à **clau* dans les langues en question. Pictavu a donné *Poitou* à travers *-a(v)u*, mais dans Pictavis la dernière syllabe n'a pas pu être traitée autrement que dans *claves*, *apès* = *-fs*. Les mots *velours*, *Nemours*, *brocard*, *brancard*, et parmi les mots franco-provençaux *medium tempus*, *vas*, *nepote*, *digitellu*, *classieu*, *anguittu*, etc. n'ont jamais possédé le son qu'on invoque comme base de l'*r* paragogique. Tel est aussi le cas de mon propre nom de famille que certains de mes concitoyens bernois s'obstinent à prononcer *Gauchar*, bien qu'il y ait bientôt 40 ans que ma famille habite la ville fédérale.

¹⁾ Pour me servir du terme pittoresque employé par M. Chabaneau dans son étude précitée (Rom. VIII, 112).

